

Maxime Lembeye



survivre

roman



Maxime Lembeye

Survivre

© Maxime Lembeye, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6484-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Mais l'étoile se dit : je tremble au bout d'un fil,
Si nul ne pense à moi, je cesse d'exister »,

Jules Supervielle.

1.

La voiture au toit jaune se faufilait avec agilité parmi le trafic dense des rues de Montevideo. Le chauffeur de taxi, arc-bouté sur son volant, avait un style de conduite peu orthodoxe mais qui avait le mérite d'être efficace. Ce style s'articulait autour de manœuvres habiles, d'un respect très intermittents des règles de circulation et d'un art consommé de l'intimidation à l'encontre des autres usagers de la route. À l'arrière, Jérôme tentait de temps à autres de freiner les ardeurs du conducteur mais sans grand succès. Celui-ci se contentait invariablement de marmonner « si, si, la seguridad ! », avant d'éclater d'un rire bref et quelque peu inquiétant.

Jérôme n'était cependant pas très véhément dans ses protestations. En temps normal, il n'aurait pas été de nature à jouer ainsi les trompe-la-mort sur une voie express sud-américaine mais, ce jour-là, son désir d'arriver à l'heure pour attraper l'avion du retour était le plus fort. S'il le manquait, il savait que le prochain vol vers la France ne partirait qu'en fin de journée et que ce délai supplémentaire ne lui permettrait pas d'arriver à temps pour accompagner sa fille, Léa, à sa première rentrée des classes au collège. Jérôme lui en avait fait la promesse avant son départ et il comptait bien tenir sa parole. Il lui semblait impensable de ne pas être présent pour cette étape importante dans la vie de sa fille. C'est pourquoi il fermait globalement les yeux sur les initiatives parfois bien téméraires de son chauffeur.

Par chance, ou peut-être parce que ce chauffeur avait finalement un certain talent, ils parvinrent néanmoins indemnes à l'aéroport.

Sans attendre, Jérôme se précipita dans le terminal, pendant que le chauffeur lui lançait un dernier « la seguridad ! », tout en levant dans sa direction un pouce triomphal, et sans doute moqueur. Les minutes étaient comptées ; l'avion était censé décoller dans moins d'une demi-heure.

Dans le hall de l'aérogare, Jérôme s'engagea du mauvais côté. Il dut revenir en courant sur ses pas et évita de justesse une collision avec un chariot à roulettes avant de trouver le bon guichet. Là, on lui fit remarquer qu'il était en retard, ce qu'il savait déjà. Néanmoins, à son grand étonnement, tout le monde semblait disposé à faire le maximum pour lui permettre de monter dans cet avion. Les talkies-walkies furent mis à contribution pour mobiliser les uns et les

autres. On l'accompagna même aux formalités de sécurité pour accélérer le mouvement.

Alors qu'ils parcouraient les longs couloirs qui mènent à la salle d'embarquement, les talkies-walkies se remirent soudain à crépiter. Jérôme maîtrisait très mal l'espagnol, encore moins sa version uruguayenne, mâtinée d'italien et de portugais, et ne comprenait donc pas un mot de ce qu'il se disait. Il était pourtant évident qu'il se passait quelque chose, et que ce quelque chose ressemblait fort à une contrariété. Ce n'est qu'après de longues et obscures palabres que l'employée de l'aéroport qui accompagnait Jérôme prit enfin la peine de lui expliquer de quoi il retournait.

Malgré des informations contradictoires, on craignait que le pilote de l'avion, sans doute pressé de rentrer chez lui et lassé d'attendre l'indélicat retardataire, eut finalement ignoré les consignes de la compagnie, pour accepter un créneau de décollage que la tour de contrôle lui avait proposé.

En arrivant devant la porte d'embarquement, ils durent se rendre à l'évidence : l'avion n'était plus là. Après tous ces efforts, et alors que la situation avait semblé si proche de connaître un dénouement heureux, Jérôme se sentit abattu par cette déconvenue de dernière minute. Il dut néanmoins rapidement se ressaisir.

On lui annonça en effet très vite que le vol suivant était bien rempli et qu'on ne pouvait lui proposer des billets qu'en classe supérieure, avec un surcoût astronomique. S'il ne prenait pas ce vol, cependant, il lui fallait attendre jusqu'au lendemain matin et passer la nuit à l'aéroport, ce qui lui apparaissait comme une perspective particulièrement déprimante.

Il parla longtemps avec différents employés de la compagnie. Face à leur mauvaise volonté évidente, il finit même par hausser le ton, ce qui était chez lui très inhabituel. Cela eut au moins le mérite de réveiller un peu ses interlocuteurs. Après de multiples appels vers des correspondants indéterminés, et à l'issue d'un dernier long conciliabule, on lui annonça finalement qu'on avait trouvé une place pour lui sur l'avion du soir, sans aucun surcoût. Il devait toutefois se présenter au guichet une heure avant le départ, sans faute.

Aussitôt honteux de s'être emporté, Jérôme les remercia chaleureusement. Il était soulagé mais aussi épuisé. Il chercha un coin tranquille dans l'aérogare, pour pouvoir enfin prendre un peu de repos. Une fois installé et sa tension quelque peu redescendue, il téléphona à sa compagne pour la tenir informée des changements intervenus, bien malgré lui, dans son programme.

On ne se rend plus vraiment compte de la magie par laquelle on peut ainsi

converser à des milliers de kilomètres de distance, en parlant le plus naturellement du monde dans une petite boîte en plastique. Sophie se trouvait alors avec leur fille dans le jardin de leur maison. En France, c'était la fin d'une agréable journée comme le mois de septembre en réserve parfois. Elles en profitaient pour se prélasser dans l'herbe, à l'ombre d'un tilleul. De fait, Sophie avait une voix enjouée lorsqu'elle répondit au téléphone :

— Ola, que tal, el gringo ?

Ce qui signifie à peu près : « Salut, comment vas-tu, l'homme blanc ? »

Jérôme ricana. Il savait son espagnol exécrationnel mais celui de sa compagne ne valait guère mieux ! Elle avait néanmoins l'art de le faire rire et c'est tout à fait ce dont il avait besoin, à ce moment-là, pour dissiper sa mauvaise humeur.

Désolé, il lui annonça qu'il avait manqué son avion et qu'il arriverait donc une demi-journée plus tard que prévu. En quelques mots, Sophie dédramatisa la situation, comme elle savait si bien le faire, et Jérôme s'en sentit aussitôt ragaillard. Il put dès lors se lancer avec entrain dans un récit détaillé de ces dernières heures, qui n'avaient pas été sans péripéties. Il força le trait pour rendre son histoire encore plus trépidante.

Jérôme avait été convié à Montevideo dans le cadre de son travail d'enseignant-chercheur en littérature, pour un colloque consacré au poète franco-uruguayen Jules Supervielle. Malgré son relativement jeune âge - il venait tout juste d'avoir quarante-deux ans -, Jérôme était un spécialiste mondialement reconnu de cet auteur du début du XXe siècle.

Les travaux s'étaient déroulés sur trois jours dans les locaux de l'*Universidad de la Republica* et le programme chargé ne lui avait guère laissé l'occasion de profiter des charmes de la capitale uruguayenne. Son emploi du temps lui ménageait néanmoins une demi-journée de liberté entre la fin du colloque et son départ.

Philippe Tulle, directeur du lycée français, et le professeur Alvaro Gimenez, une sommité locale en matière de poésie, avec lesquels il avait sympathisé, lui avaient proposé de mettre ces quelques heures à profit pour une visite rapide de la ville en leur compagnie. Jérôme s'était, bien sûr, empressé d'accepter.

Ils s'étaient retrouvés de bonne heure sur la *Plaza Independencia*, lieu emblématique de Montevideo, à deux pas de l'hôtel où séjournait Jérôme. Il s'agit d'un grand espace rectangulaire avec un terre-plein central réservé aux piétons, où s'étirent quelques pelouses malingres, agrémentées de vigoureux palmiers. Située au cœur de la ville, elle accueille une imposante statue d'un

homme à cheval, qui marque l'emplacement du mausolée du père de la nation uruguayenne, José Artigas. La place est bordée de larges avenues, elles-mêmes flanquées d'un assemblage hétéroclite de bâtiments pansus. Parmi eux, le *Palacio Salvo* est le plus remarquable. Réussissant le tour de force d'apparaître à la fois massif et aérien, cet édifice avait en outre, à l'origine, la particularité intrigante d'abriter un phare.

Le professeur Gimenez, Montevidéen de naissance, s'était révélé être un guide idéal. Il avait fait profiter à ses compagnons de sa connaissance intime des lieux, attirant leur attention sur les spécificités et autres curiosités qui échappent habituellement aux yeux des touristes. Toutefois, le professeur n'était plus tout jeune et, après qu'ils eurent longuement arpenté l'*Avenida 18 de Julio*, l'une des artères principales de la ville, il avait commencé à sentir le poids des ans. Il avait alors décrété d'autorité qu'il était temps de faire une pause.

Le ciel était très menaçant, ce matin-là, et la température particulièrement fraîche. Le mois de septembre n'est pas la période où le climat est le plus clément sous ces latitudes. L'idée de trouver un endroit agréable pour se réchauffer autour d'un bon café et d'une pâtisserie avait donc été accueillie avec un enthousiasme général.

Gimenez avait aussitôt conduit ses camarades dans un salon de thé où il avait ses habitudes, dans le centre historique de la ville. Cette échoppe portait le nom incongru dans ces contrées d'*Oro del Rhin*, L'Or du Rhin.

Le professeur était de ces superbes vieillards qui semblent tout droit sorti des romans réalistes-magiques dont les auteurs latino-américains ont le secret. Ses yeux, profondément enfoncés sous des sourcils épais, pétillaient d'intelligence et de malice. Sur son visage, ses rides marquées formaient des plis épais agencés avec soin, qui donnaient à l'ensemble un caractère majestueux. Sa peau avait un teint cuivré aux reflets lumineux ; elle évoquait le cuir utilisé pour les couvertures des livres anciens. L'homme s'exprimait en outre avec la paisible assurance et l'implacable précision des individus de très grande culture.

Dès qu'il avait été requinqué par les premières bouchées d'une part généreuse de gâteau à la crème, il s'était lancé dans un exposé très pointu sur les rapports entre Supervielle et les Surréalistes, sujet inépuisable pour les spécialistes qu'ils étaient. Le monologue s'était très vite transformé en un débat passionné.

Emportés par ce tourbillon d'arguments, de citations et d'anecdotes, le temps avait passé agréablement et l'on n'avait plus guère fait attention à l'heure qui avançait. Aussi avait-il fallu par la suite presser le pas pour avoir le temps de se rendre à la *playa de Pocitos*, dernière étape programmée de leur petit itinéraire.

Montevideo est en effet une capitale au bord de la mer. Plus précisément, la ville est postée en sentinelle à l'entrée du *Rio de la Plata*, un estuaire s'ouvrant sur l'océan Atlantique. L'eau qui baigne ses côtes, d'ailleurs, est de l'eau douce. Un peu plus loin, dans le même estuaire mais sur la rive opposée, se trouve une autre capitale : Buenos Aires. Cette zone transfrontalière et cosmopolite est depuis des siècles un creuset bouillonnant, où se rencontrent et se mélangent nombre de cultures très diverses. C'est notamment là qu'est apparu le tango, danse envoûtante entre toutes, au tournant des XIXe et XXe siècles.

La plage de Pocitos, pour sa part, se trouve à quelques encablures du centre historique. Elle forme une longue anse bordée de grands immeubles modernes. Malgré le temps gris qui donnait au paysage des airs de film en noir et blanc, Jérôme avait pris plaisir à flâner sur la promenade en contemplant cette belle étendue de sable fin, quasiment déserte en cette saison. Seules de petites vaguelettes venaient s'appesantir mollement sur la grève. En observant l'horizon, Jérôme avait eu du mal à imaginer qu'il s'agissait là de l'antichambre d'un océan immense, étendue d'eau aux dimensions à peine concevables, qui le séparait de chez lui et des siens.

Alors que les trois hommes marchaient côte à côte, leur paisible déambulation avait été subitement interrompue par un accident aussi brutal qu'inattendu. Un individu qui venait en sens inverse, juché sur des rollers, avait soudain fait un écart et était venu percuter de plein fouet le directeur Tulle. Sous la violence du choc, les deux hommes avaient roulé au sol et quand on s'était précipité pour les relever, Tulle s'était aussitôt plaint d'une forte douleur à la jambe gauche.

L'homme en rollers n'était qu'un adolescent. Commotionné par le choc, il ne semblait toutefois pas présenter de blessure sérieuse. Le professeur avait aussitôt voulu le sermonner mais le jeune homme, contrit, lui avait expliqué qu'il avait été déséquilibré par *quelque chose* seulement quelques mètres devant eux et qu'il n'avait rien pu faire éviter l'accident. Il est vrai que le trottoir était par endroit parsemé de fissures, et le jeune garçon paraissait sincèrement désolé. Gimenez s'était donc rapidement radouci et avait même plutôt fini par reconforter le jeune homme. Il s'était ensuite penché sur la jambe du blessé.

La médecine n'était certes pas la spécialité du professeur mais Jérôme était tout disposé à croire que son grand savoir s'étendait jusqu'aux rudiments de la traumatologie, et sans doute au-delà.

Gimenez avait lentement fait glisser le bout de ses doigts le long du tibia meurtri puis, après avoir esquissé une moue discrète, il s'était redressé avec circonspection :

— Mon pauvre ami, j'ai bien peur que votre jambe ne soit fracturée.

Alors que l'on s'interrogeait sur la marche à suivre, une joggeuse qui passait par-là était venue proposer son aide : elle était médecin. Après un examen sommaire, elle avait malheureusement exprimé les mêmes craintes que le professeur. On avait donc résolu d'appeler une ambulance, sous les protestations de Tulle, qui voulait encore croire que cela pourrait passer avec un peu de pommade et une bonne nuit de sommeil.

En attendant les secours, qui se faisaient attendre, on était allé acheter des médicaments dans une pharmacie toute proche, pour soulager un peu la douleur du directeur, dont la pâleur était devenue inquiétante. Enfin, l'ambulance était arrivée.

Ce n'est qu'une fois le blessé pris en charge, qu'on avait soudain pris conscience de l'heure qu'il était : il était devenu plus qu'urgent que Jérôme prenne le chemin de l'aéroport. On s'était alors séparés dans la précipitation, après des adieux sommaires, en se promettant de se donner très vite des nouvelles. Pour ne rien arranger, c'était à ce moment précis qu'il s'était mis à pleuvoir.

Arrivé sur le *Bulevar Espana*, la chance avait toutefois semblé tourner en faveur de Jérôme : il avait tout de suite trouvé un taxi disponible et, malgré ses lacunes en espagnol, il était parvenu à faire comprendre au chauffeur sa destination, en même temps que l'urgence de la situation. Après un passage rapide à l'hôtel, pour récupérer ses bagages, ils avaient pu se lancer dans leur cavalcade effrénée vers l'aéroport.

— Mon homme est devenu un vrai aventurier, railla gentiment Sophie en écoutant son rocambolesque récit.

Jérôme mit ensuite un point d'honneur à expliquer directement la situation à sa fille. Il s'excusa de ne pas pouvoir tenir la promesse qu'il lui avait faite et lui assura que, même s'il n'était pas physiquement présent, il penserait très fort à elle à l'heure précise de la rentrée des classes.

Léa comprenait. Elle n'aimait pas que son père parte à l'autre bout du monde sans elle, elle aimait encore moins la perspective qu'il ne soit pas présent pour la soutenir dans ce moment important – et un peu angoissant – de son existence, mais elle comprenait. Elle prit même la peine de lui dire que ce n'était pas grave, que sa mère l'accompagnerait, et puis, qu'il y aurait sa copine Julie, de toute façon, que tout se passerait bien.

Ils échangèrent ensuite d'affectueux baisers virtuels puis, quand la liaison